

# CONCLUSION

Tout au long de la rédaction du présent livre, nous avons à l'esprit l'idée de Thor Heyerdahl sur l'existence des frontières. Sa citation a non seulement stimulé notre curiosité mais elle nous a aussi inspirée le développement du potentiel flexible des analyses. Ce que notre recherche a offert par rapport aux nombreux travaux sur les anglicismes en français québécois, c'est un travail avec un groupe ciblé mineur sur une combinaison inexplorée de terrains spécifiques accompagné d'un facteur non standard, celui des groupes linguistiques.

Ce qui empêche de mener les recherches auprès de la génération des adolescents c'est leur âge qui rend la mise en contact avec ce groupe ciblé presque impossible. De surcroît, les périples liés aux revendications des Commissions d'éthique découragent les chercheurs de faire des enquêtes de terrain auprès des jeunes et de mener à bien des enquêtes quantitatives pour évaluer les hypothèses généralement diffusées sur l'attitude des jeunes envers la situation linguistique au Québec contemporain. À notre connaissance, notre recherche est la première de ce type. Lors du 83<sup>e</sup> Congrès de l'ACFAS tenu à Montréal en 2014, l'Office québécois de la langue française a montré son intérêt pour notre travail et nous a demandé de l'informer des résultats de notre recherche.

La coexistence de deux langues officielles et de dizaines de langues étrangères sert d'inspiration et éveille la curiosité. Cependant, bien que ce large champ d'étude soit tentant, nous avons décidé d'orienter notre attention sur la confrontation des langues officielles et de laisser l'influence des autres langues aux effets secondaires, comme un fil parallèle qui se profile à côté de notre étude. Le présumé désavantage initial de ne pas être Québécoise s'est progressivement transformé en avantage. Les barrières présumées, sous formes de doutes quant à la logistique de la recherche et de la réalisabilité du travail en général, ont été franchies.

## Conclusion

Nous avons orienté notre recherche vers l'usage des anglicismes dans le langage des jeunes Québécois et leur point de vue quant à l'évolution du statut de la langue française au Québec. La spécificité de notre approche quant à la problématique des anglicismes, sinon largement discutée dans la société québécoise, consistait en l'application de la perspective de trois groupes linguistiques et, surtout, en le travail avec les déclarations des adolescents. Pour entrer au centre même des représentations sur les enjeux de l'usage des anglicismes, nous avons opté pour le choix de cinq catégories, ou bien de cinq exemples, d'anglicismes. Sur le modèle de ces exemples, nous voulions démontrer les principes du fonctionnement des anglicismes dans le français québécois. Enfin, il s'agissait de faire le point sur l'avis de la jeune génération sur l'état de l'aménagement linguistique contemporain.

Notre enquête de terrain s'est déroulée en deux phases : quantitative (au printemps 2012) et qualitative (au printemps 2013). Grâce à la première phase de l'enquête, nous avons pu créer un corpus écrit de 683 questionnaires. La deuxième phase de l'enquête a ensuite complété notre corpus par un corpus oral de 26 entretiens. Quant au caractère de ces deux types d'enquête, le questionnaire apporte les avantages de la vitesse d'obtention de données structurées et de la sincérité des enquêtés grâce à la promesse d'anonymat. Par contre, l'entretien est un puits d'opinions épilinguistiques nuancées, de langage oral et gestuel, et d'une interaction immédiate.

Dans la période intermédiaire qui a suivi la transcription des données et a précédé leur traitement, les questionnaires ont été répartis en trois groupes linguistiques ; à savoir francophone avec 408 questionnaires obtenus, anglophone avec 146 questionnaires obtenus et allophone avec 110 questionnaires obtenus. La moyenne d'âge des enquêtés était de 14,8 ans et la proportion de filles et de garçons quasi équilibrée, situation la plus adéquate pour nos analyses ultérieures.

En ce qui concerne l'usage des anglicismes en général, l'analyse des déclarations des enquêtés a éclairci les tendances. Selon notre enquête, la fréquence d'usage des anglicismes chez les jeunes Québécois francophones et allophones atteindrait son maximum entre l'âge de 14,5 ans et 17 ans. Malgré cela, les filles et les garçons francophones déclarent consciemment modérer la quantité d'anglicismes dans leur discours. Les anglophones de tous les âges, au contraire, porteraient moins attention au glissement des mots anglais.

Il a été demandé aux enquêtés de spécifier l'entourage dans lequel ils se sentaient le plus à l'aise pour utiliser les anglicismes. Nous leur avons proposé quatre options, à savoir le groupe d'amis, la famille, l'école et l'option « autre » accompagnée d'un espace blanc pour qu'ils puissent préciser ou ajouter un autre milieu. Les deux tiers des jeunes des trois groupes linguistiques estiment que le groupe d'amis est le milieu le plus favorable à l'utilisation d'anglicismes dans le discours. En comparaison avec les anglophones et les allophones, ce sont surtout

les jeunes francophones qui insèrent des anglicismes pour rendre leur langage plus « chic ». En deuxième position, les enquêtés placent le milieu scolaire, où l'usage correct du français est surveillé par les professeurs, ce qui semble empêcher une insertion plus élevée des anglicismes. Les jeunes anglophones déclarent parler avec un taux d'anglicismes plus élevé en famille pendant les discussions en français plus que les jeunes francophones et allophones.

Les enquêtés ont été invités à énumérer les anglicismes qu'ils utilisaient fréquemment et qu'ils avaient commencé à utiliser récemment dans leur discours. Conformément à la statistique basée sur l'occurrence des exemples des enquêtés, ce sont les anglicismes morphologiquement et phonétiquement bien implantés dans le français québécois et les jurons qui représentent la majorité lexicale de notre corpus. Pour pouvoir identifier les anglicismes les plus fréquents, nous avons comparé les transcriptions des questionnaires de 2012 avec les enregistrements des entretiens de 2013. Nous avons trouvé que seulement sept anglicismes apparaissaient dans les deux listes. Ces anglicismes étaient *cool*, *fuck*, *job*, *lousse*, *nice*, *noob* et *skill(s)*. Les enquêtés par questionnaire et les enquêtés par entretien ont identifié ce dernier comme le seul anglicisme récent.

Les déclarations de nos enquêtés sur les modalités de circulation des anglicismes ont confirmé notre hypothèse montrant que les enjeux de l'utilisation des anglicismes dans le discours dépendent du dia-système. Ainsi, l'acceptation et le rôle du mot *job* seront tout autres que ceux du mot *noob*. Dans le cas du premier, nous parlerons d'un vieil emprunt qui n'est parfois pas ressenti comme tel. Il subit des dérivations morphologiques et il trouve une place stable dans les dictionnaires. Les anglicismes de type *job* sont utilisés activement sur l'ensemble du territoire québécois. L'histoire de l'insertion de l'anglicisme *noob* est considérablement plus courte. Au moment de la passation des questionnaires, sa forme graphique n'était même pas figée. *Noob* serait identitaire pour les jeunes et il serait rattaché surtout aux jeux vidéo. Du point de vue diatopique, il serait plus répandu dans les milieux où le contact avec l'anglais est plus intense (Gatineau) que dans les milieux « conservateurs » francophones (Québec). Selon nos enquêtés, les anglicismes de type *noob* sont également plus fréquents dans le vocabulaire des jeunes anglophones et allophones que dans celui des jeunes francophones.

Bien que les questions posées aux enquêtés aient visé spécialement les anglicismes que les Québécois utilisent activement, le mot *deadline*, proposé aux enquêtés, est l'exemple d'un emprunt connu, en grande majorité, passivement. Pour cette raison, les enquêtés avaient du mal à classer ce lexème et à déterminer ses modalités d'emploi.

Avec l'augmentation du degré d'assimilation au système phonétique français, la forme de l'emprunt devient opaque et rend le décodage de son origine plus difficile. Tel est, par exemple, le cas de l'exemple d'anglicismes *lousse*. Son

## Conclusion

contenu sémantique en français québécois est identique à celui en anglais ce qu'ont mentionné également les jeunes enquêtés par entretien. Pourtant, *lousse* ne peut pas être revendiqué comme identitaire pour tous les jeunes Québécois car l'analyse a démontré une discordance diatopique quant à ses modalités d'emploi. Les enquêtés de Montréal déclarent une connaissance de ce lexème réduite par rapport aux autres sites. En accord avec Patricia Lamarre, dans un milieu plurilingue, tel que Montréal, la construction identitaire se déroule d'une autre manière que dans les milieux plutôt unilingues, tels que Gatineau ou Québec.

Nos analyses ont révélé que l'anglicisme *skill* était un exemple d'anglicisme fréquent et récent dans le discours des adolescents québécois de tous les milieux étudiés. Pour cette raison, *skill* a été soumis à une étude approfondie depuis des perspectives différentes. Les anglicismes de type *skill* et, surtout, *job* sont répandus à travers le territoire québécois de manière proportionnelle. La probabilité de la persistance de l'apparition de ces types d'anglicismes est plus élevée que celle des anglicismes de type *noob*.

En ce qui concerne la diffusion et la fréquence d'emploi des anglicismes analysés, nous pouvons constater que le facteur diatopique joue un rôle plus important que le facteur diaphasique. Du point de vue diaphasique, les trois groupes linguistiques se sont mis d'accord sur le milieu le plus favorable à la vie et à la survie des anglicismes, à savoir un groupe d'amis. En revanche, l'application du facteur diatopique a démontré des divergences au sein des groupes linguistiques. Ainsi, nous sommes arrivés à une conclusion opposée à celle constatée dans l'étude de Marc Gagnon en 1974 selon laquelle le facteur diatopique n'a pas d'influence sur l'attitude des jeunes vis-à-vis de l'anglais. Bien au contraire, il résulte de notre étude que le potentiel de l'emploi du facteur des groupes linguistiques augmenterait grâce à son interconnexion avec le facteur diatopique.

Nos analyses permettent d'envisager qu'il y a une corrélation entre les déclarations de fréquence d'emploi des anglicismes et l'appartenance au milieu linguistique de la famille de l'adolescent questionné. Contrairement aux adolescents des familles anglophones et allophones, les enquêtés des milieux unilingues francophones utilisent des anglicismes moins activement, plus précisément cette différence est de 5%.

Le traitement de la partie de l'enquête sur l'aménagement linguistique nous a permis d'arriver à des conclusions concrètes. Premièrement, même si les garçons penchent également vers l'opinion estimant que le français au Québec est menacé, nous pouvons constater que le sentiment de précarité linguistique touche essentiellement les filles. Deuxièmement, les jeunes allophones sont un peu plus soucieux par rapport au futur du français que les jeunes francophones. Les opinions des jeunes anglophones sont mitigées. Quant au facteur diatopique, ce sont les enquêtés de la région montréalaise qui se sont prononcés sur une préoccupation aiguë envers l'avenir du français tandis que les enquêtés de la région

de Gatineau gardent une attitude placide. C'est surtout à Montréal que la pertinence des groupes linguistiques montre son plus grand potentiel car les opinions des enquêtés francophones, anglophones et allophones se confrontent. Dans le cas de Montréal, nous pouvons constater un désaccord considérable sur la précarité de la situation linguistique contemporaine au Québec. En revanche, l'application du facteur des groupes linguistiques a démontré une stabilité relative dans les opinions des jeunes de trois groupes linguistiques de la ville de Québec. L'interconnexion des déclarations sur l'emploi des anglicismes et des déclarations sur l'aménagement linguistique a abouti à la conclusion que les enquêtés selon qui le français au Québec est menacé par l'anglais et selon qui la protection du français de la part de l'État n'est pas suffisante, utilisent des anglicismes dans le discours quotidien.

Le facteur sexe et le facteur des groupes linguistiques combinés ont davantage fragmenté les enquêtés en ce qui concerne la question sur la protection du français de la part de l'État. Il en ressort que les francophones et les allophones oscillent entre la suffisance et l'insuffisance de la protection tandis que, dans le cas des anglophones, deux champs apparaissent : la majorité des garçons sont persuadés que la protection est suffisante mais la majorité des filles sont hésitantes. En général, les filles sont plus mécontentes que les garçons du travail de l'État en matière de protection active du français. De même que dans la question sur la menace du français, les allophones sont les plus sceptiques quant au caractère positif de la situation. La prise en considération du facteur diatopique a démontré une sensibilité négative plus élevée chez les enquêtés de Montréal que chez les enquêtés des autres sites.

Plus de deux tiers de l'ensemble des enquêtés partagent l'opinion que le niveau de la menace du français va de pair avec l'efficacité des mesures protectrices exigées par le gouvernement provincial et, dans une moindre mesure, par le gouvernement fédéral.

Pour conclure, les déclarations des adolescents québécois analysées dans le cadre de cette recherche indiquent que la jeune génération québécoise est ouverte au changement mais, en même temps et en accord avec Chantal Bouchard, les valeurs du patriotisme et de la fierté nationale continuent à être transmises d'une génération à l'autre malgré la mondialisation et une anglicisation omniprésente. Dans la logique micro-régionale, c'est-à-dire dans la zone des quatre sites étudiés, ce qui serait en train de se produire au niveau sociolinguistique, c'est une diversification du français québécois.

